

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 25

Artikel: Moeurs allemandes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191100>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50

six mois . . . 2 fr. 50

ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Mœurs allemandes.

Vevey, le 15 mai 1889.

Monsieur le Rédacteur,

En fouillant, dimanche dernier, dans ma bibliothèque, j'ai déniché une petite encyclopédie dont les premiers feuillets manquent, mais qui me paraît déjà vieille et dater, peut-être, de vingt ou trente ans. J'y trouve des détails vraiment curieux et assez amusants sur les mœurs publiques des Allemands, dont je vous envoie quelques extraits. Il se trouvera sans doute parmi vos nombreux abonnés, quelqu'un connaissant suffisamment l'Allemagne pour nous dire ce qui en est aujourd'hui de ces particularités.

Votre dévoué et vieil abonné,
S.....

« ... En Allemagne, toute la vie privée est à l'état de vie publique. Si les questions générales excitent peu l'attention, on s'occupe infiniment de tout ce que peut faire un individu. La fureur de paraître se retrouve dans toutes les classes de la société, plus ou moins, mais surtout dans la bourgeoisie moyenne. Non seulement le luxe des habits est poussé à un point incroyable, non seulement l'artisan cherche à dissimuler le véritable genre du métier qu'il exerce sous des dénominations pompeuses, — le tailleur est fabricant de vêtements, le cordonnier tient un dépôt de chaussures de sa propre fabrication, etc., — mais on veut voir son nom imprimé, on aime à entretenir le public de ses faits et gestes. Il faut que la vie de famille, ce mythe si enraciné dans tous les romans écrits sur l'Allemagne, déborde au dehors, et que le bonheur de chacun devienne celui de toute la ville.

Aussi la presse cancanière a-t-elle grand succès là-bas. Le bourgeois a ses précieuses feuilles d'annonces, où il dépose ses joies et ses douleurs, ses sympathies et ses colères. Dans cent ans d'ici, une collection des feuilles d'annonces des différentes localités, formera peut-être la meilleure source de l'histoire morale et intel-

lectuelle de la classe moyenne en Allemagne.

Ces feuilles d'annonces contiennent les arrêtés de police, l'affiche du théâtre, les invitations nombreuses et pressantes des marchands de vin, des brasseurs, des propriétaires de jardins publics et de salles de bal, d'appartements à louer, etc. ; et, en outre, le relevé officiel des naissances, mariages et décès. Mais, pour ces derniers cas, chaque bourgeois tient à faire lui-même son annonce spéciale et à voir figurer sa lettre de faire-part dans la feuille.

D'abord, vient l'annonce des fiançailles :

« Les soussignés ont l'honneur de faire savoir à leurs amis et connaissances qu'ils sont fiancés depuis hier.

« Edmond L., Minna M. »

Quand le fiancé est galant, c'est lui qui signe le dernier.

L'annonce ci-dessus est répétée par les parents des deux fiancés.

En cas de rupture, le père de la fiancée fait insérer la note suivante :

« J'ai l'honneur d'annoncer que j'ai rompu le mariage projeté entre ma fille et Edmond L. »

Là-dessus, M. Edmond se fâche tout rouge et répond aussitôt :

« C'est moi qui ai rompu le mariage projeté avec M^{lle} Mina M. »

Les mêmes formes se reproduisent pour les mariages. Ces annonces sont généralement simples ; elles n'offrent rien d'excentrique. Il n'en est pas de même quand on fait part des naissances et des décès.

Il est tout naturel qu'on se réjouisse d'une naissance, et le bonheur est communicatif. Aussi voit-on souvent des annonces comme celles-ci :

« A mes dix filles vient de se joindre enfin un garçon. Dieu en soit loué ! que tous mes amis et connaissances s'en réjouissent avec moi ! »

Ou bien :

« Ma tendre épouse Paula, née N., vient de me réjouir et de me surprendre par un garçon vif et malin. J'ai l'honneur d'en faire part, etc. »

Ou bien :

« Deux jumeaux viennent d'agran-

dir le cercle déjà étendu de ma famille et de donner un nouvel essor à mes sentiments paternels. »

Ou bien :

« Après dix ans de vaine espérance, ma chère femme Ida, née L., m'a enfin donné une charmante petite fille, » etc.

Plus encore que les naissances, les décès donnent lieu à des commentaires. Il va sans dire qu'on décrit la dernière maladie, qu'on donne les titres du décédé, la durée de ses fonctions, son âge, etc. Mais ce qui est insupportable, ce sont les lamentations romantiques, les élans de douleur et les cris de désespoir dont on remplit quelquefois des pages entières de la feuille.

Ces annonces offrent parfois une amusante naïveté. Par exemple :

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que je viens d'accoucher d'une petite fille.

» Au nom de ma femme,
» Charles-W., sellier. »

Ou bien :

« Le bon Dieu nous a enlevé, pendant son voyage à Francfort, notre fils Gustave, à l'âge de seize ans. »

La feuille d'annonces remplit aussi l'office des établissements destinés à assortir des époux. On entre ordinairement dans les plus grands détails sous ce rapport :

« Un monsieur de 45 ans, encore frais et vigoureux, d'un extérieur convenable, possédant 500 écus de rente et jouissant d'une position honorable dans la société, désire épouser une demoiselle de 22 à 25 ans, d'une figure agréable, élevée à la campagne, bonne ménagère, sachant figurer en société, versée dans la littérature moderne, parlant français et jouant assez bien du piano. On ne regarde pas à l'argent, mais on désirerait que la personne qu'on demande eût au moins une fortune égale à celle de l'autre partie. Qu'il se présente une compagne fidèle, et l'on mettra tout son bonheur à lui procurer des jours heureux. Les personnes qui ne réuniraient pas les qualités

susdites sont priées de ne pas se présenter. »

C'est exactement comme les personnes qui cherchent des logements :

« Un monsieur cherche un logement garni dans tel quartier ; il lui faut deux chambres, l'une sur le devant, l'autre sur le derrière, communiquant ensemble, mais ayant des entrées séparées, au premier ; escalier commode et éclairé le soir, maison ouverte jusqu'à onze heures de la nuit, doubles portes et doubles fenêtres, etc. L'ameublement doit être propre ; au moins six chaises et un canapé dans chaque chambre, bibliothèque, etc., etc. Les propriétaires seraient tenus de préparer le café du locataire pour 7 1/2 heures du matin, de lui faire une soupe tous les soirs, à 7 heures, etc., etc. »

La feuille d'annonces offre un moyen excellent pour se donner des rendez-vous. On s'écrit des billets doux :

« Je t'attends ce soir, à huit heures précises, au lieu que tu sais. Ne me fais pas attendre. »

Ou bien :

« Je ne puis te dire que ces mots : Je t'aime, et t'aimerai toujours »

Ou bien :

« Adieu, je pars, je vais traverser les mers lointaines ; mais ton image sera toujours l'étoile qui me guidera à travers les écueils. »

Quelquefois, ces communications sont en vers ; alors elles atteignent le plus haut degré du sublime romanesque. Mais la feuille est indifférente au bien et au mal. Elle reçoit les méchancetés comme les choses agréables, les injures comme les douceurs. Plus d'un emprunte ses colonnes pour faire des traits à ses voisins ou les insulter sous le voile de l'anonyme.

RAJEUNISSEMENT

Si l'on pouvait rajeunir ! Qui de nous, en avançant dans la vie, n'a poussé ce cri ? Et surtout quelle joie si à la jeunesse qui vous reviendrait, on pouvait unir l'expérience que les ans vous ont donnée !

De tout temps, l'homme a formé ce rêve. Et on en trouve des traces dans l'antiquité la plus reculée. L'écrivain grec Pausanias signalait l'existence d'une fontaine située, disait-il, non loin de Nauplie et dans laquelle Junon avait l'habitude de venir se baigner, afin de paraître toujours jeune et belle à Jupiter ; toutefois, si nous en jugeons par les nombreuses infidélités que les récits mythologiques mettent à l'actif du souverain des dieux, il faut croire, que les eaux de cette fontaine n'avaient qu'une vertu bien douteuse.

Mais on voit que la Fontaine de Jouvence — c'est-à-dire de jeunesse — était déjà inventée, et qu'aux âges les plus

éloignés la croyance populaire ne se refusait pas à admettre qu'il existait une onde dans laquelle il suffisait de se tremper pour reprendre les forces de l'adolescence.

Au Moyen-Age, dans les romans de chevalerie, on retrouve fréquemment la description de cette source merveilleuse. Il est dit « qu'elle venait du Nil et avait une telle vertu que si un homme malade en buvait, il était aussitôt guéri, que s'il était vieux et décrépit, il revenait à l'âge de trente ans, et qu'une vieille femme redevenait aussi fraîche qu'une vierge ». Et, plus tard, de graves écrivains affirmaient que la Fontaine de Jouvence existait dans l'Inde, oubliant qu'Alexandre-le-Grand, qui croyait aussi à cette source, l'avait vainement cherchée pendant son expédition.

* * *

La croyance à la Fontaine de Jouvence était entrée si profondément dans les esprits que, lors de la découverte de l'Amérique, on allait partout répétant qu'elle devait se trouver assurément dans la contrée nouvelle. Et on en faisait la description, s'il vous plaît ! On disait que son eau coulait sur un sol étincelant d'or et de pierreries et communiquait une jeunesse perpétuelle à celui qui avait la bonne fortune d'y pouvoir tremper ses lèvres.

C'est en cherchant cette source qu'un navigateur espagnol découvrit la Floride.

Mais, hélas ! on sait aujourd'hui que la Fontaine de Jouvence n'a jamais été qu'une création chimérique. Et les jolies femmes en ont fait leur deuil ! Aussi longtemps qu'elles le peuvent, elles ont recours aux moyens artificiels que l'on a imaginés pour entretenir la beauté, — et puis vient l'heure où l'on n'essaie plus d'effacer les rides, de teindre ou d'arracher les cheveux blancs, de cambrer la taille qui se ploie à l'aide de corsets plus ou moins tyranniques : puisqu'il faut vieillir, on en prend son parti !

* * *

Mais quelle nouvelle nous est apportée tout-à-coup ! On aurait trouvé l'art de ne pas vieillir, — ou, du moins, de ne pas vieillir trop vite ! La chose serait certaine, prouvée, démontrée !...

C'est M. Brown-Sequard, qui aurait trouvé le secret du rajeunissement. M. Brown-Sequard est l'un des maîtres les plus écoutés de l'Académie de médecine, l'un des membres les plus vénérés de l'Institut, élève et successeur de l'illustre Claude Bernard.

C'est à la dernière séance de la Société de Biologie qu'il a fait part de sa découverte relative au rajeunissement.

« Messieurs, a-t-il dit d'une voix ferme et lente, je crois désormais que la question du rajeunissement de l'existence peut être étudiée et résolue à l'aide des données actuelles de la science ».

Surprise de l'auditoire. On se regarde. Est-ce que M. Brown-Sequard parle sérieusement ?

Mais le savant continue, racontant avec de longs détails les expériences auxquelles il s'est livré.

* * *

Il avait remarqué depuis longtemps que la transfusion du sang était incapable de redonner à un organisme affaibli les forces qu'il avait perdues : l'opération nécessaire pour introduire un sang nouveau dans les veines d'un malade, la difficulté de trouver un transfuseur convenable, les décompositions rapides qui se produisaient dans les différents éléments du liquide détournant les médecins de cette voie.

D'ailleurs, le sang n'est en somme qu'un merveilleux moyen de transport pour les éléments nouveaux qui arrivent et pour les cellules anciennes qui s'en vont : c'est lui qui distribue l'oxygène, c'est-à-dire la vie, aux organes ; mais ce sont ces derniers qui sont les dépositaires et les transformateurs de forces.

On pouvait donc se demander si, en injectant à un homme âgé ou affaibli les cellules vivantes d'un être jeune et vigoureux, cet homme ne vibrerait pas à l'unisson de ce « renouveau » qui pénétrait dans son intimité, chassant les résidus d'une nutrition pervertie et réadaptant l'économie à l'utilisation de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, facteurs principaux de la vie.

* * *

C'est ce que M. Brown-Sequard avait exprimé, il y a plus de vingt ans, dans une leçon qu'il professait à la Faculté de Médecine de Paris.

Depuis cette époque, il s'est livré à de longues et minutieuses expériences sur les animaux âgés. Enfin, le 15 mai dernier, jugeant sa méthode suffisamment concluante, mais ne voulant pas exposer un homme aux conséquences peut-être mortelles qu'entraînerait une erreur, il s'est choisi lui-même comme premier sujet de son expérience.

M. Brown-Sequard est âgé de soixante-douze ans ; ajoutons qu'il était fatigué depuis longtemps, qu'il était très courbé, qu'il ne pouvait prendre qu'une part peu active aux travaux des assemblées scientifiques.

Or, ses auditeurs de la Société de Biologie remarquèrent parfaitement que le savant professeur semblait avoir repris des forces et qu'il parlait sans paraître éprouver la moindre fatigue.

Il disait donc vrai : l'expérience qu'il avait tentée sur lui avait réussi.

M. Brown-Sequard a pris des parcelles de certains organes spéciaux sur des animaux vivants, sur des petits cochons d'Inde, — par exemple des cobayes, — ou sur des chiens « très jeunes » autant que possible (car la jeunesse est une qualité à peu près indispensable dans sa méthode) : il a trituré, dans un mortier, ces parcelles encore palpitantes ; il a étendu le tout d'eau distillée, puis il a filtré ; il a ensuite purifié et clarifié le liquide ainsi obtenu et il l'a injecté sous sa peau avec une seringue, à la façon de la morphine et à la dose d'un centimètre cube par injection.

Rien de plus.

Or, à partir du lendemain du jour où il s'était fait deux injections, M. Brown-Sequard s'est senti tout transformé. Jusqu'alors une demi-heure de travail de-